



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2009

Homage to Michel Fabre

« Y être ou pas ? » Le mystère Dylan

Christophe Lebold



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4328>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Christophe Lebold, « « Y être ou pas ? » Le mystère Dylan », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 02 septembre 2009, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/4328>

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Y être ou pas ? » Le mystère Dylan

Christophe Lebold

- 1 Fidèle à ses rendez-vous annuels que ses *aficionados* appellent depuis vingt ans "la tournée sans fin", Bob Dylan est revenu en France. Au mois de juin 2008, tout juste de retour d'une tournée en Amérique du Sud et d'un passage éclair en Nouvelle Angleterre, récemment couronné d'un prix Pulitzer, il a donné deux nouveaux concerts, l'un à Toulouse, l'autre à Grenoble. Pour une fois, je n'y étais pas, occupé à suivre en Europe une autre icône de la chanson, Leonard Cohen. Mais je sais cependant ce qu'on aura vu pour l'avoir de nombreuses fois vu se produire sur scène.
- 2 On y aura vu l'idole faire le prophète en costume de cow-boy, esquisser quelques pas de danse, explorer plus avant son art vocal de la profération et peut-être sourire une fois ou deux lorsque ses musiciens — un noyau de fidèles et quelques mercenaires — auront plaqué des accords inattendus pour réinventer en valse, en *rockabilly* ou en *rhythm-and-blues* minimal les standards des sixties et les titres récents. Une chose cependant est presque sûre : Dylan n'y aura pas parlé, sinon pour asséner une sentence énigmatique que lui seul comprend. Pour exemple en Uruguay en mars dernier, il rompit son légendaire mutisme d'un mystérieux : « We all wear the same thorny crown. »
- 3 Alors qu'a-t-on vu, vraiment vu lors de ces récentes prestations ? Un concert de rock ? Une plongée dans l'histoire de la musique populaire américaine ? Une série de pastiches ? Une nouvelle messe dite au culte de l'idole Dylan, désormais adoubée par les institutions ? A l'attention de ceux qui n'auraient jamais assisté à un concert de M. Zimmerman, voici un bref cours de rattrapage en choses dylaniennes.
- 4 Les concerts de Dylan ne sont pas des spectacles stables et formatés ni des propositions artistiques arrêtées : il s'agit plutôt du laboratoire ambulant d'un art qui fait la part belle à l'inconnu et au dissonant.
- 5 En 2003, les chansons se succédaient jusqu'au morceau final dans une escalade furieuse de décibels, véritable baptême par le feu offrant à Dylan un fond uniforme sur lequel proférer ses textes : Ezéchiel armé d'une guitare électrique. Le volet 2005 de la tournée, aux accents plus folk, donnait aux chansons classiques la patine des ballades du 17^{ème} siècle, chargées de pathos et de gravité. En 2007, Dylan semblait opérer un tournant vers un *jazz-boogie* nouvel-orléanais d'un style douteux : d'une humeur fantasque et

pastichante, le chanteur désengagé, offrait au public quelques facéties. Les quelques captations vidéos de la tournée 2008 qui émergent sur Internet laissent entrevoir une synthèse des trois tendances pour les concerts à venir, ce que confirment les comptes rendus de fans. Les spectateurs, comme toujours, sont divisés : les amateurs éclairés dressent les listes érudites des meilleurs moments de chaque soir, les non-initiés sont scandalisés, et l'essentiel du public est séduit mais reste perplexe. Quelle est donc l'essence de l'art scénique de Bob Dylan? Que fait-il vraiment sur scène ?

- 6 En écho à cet épigramme tiré de son classique « It's Alright, Ma (I'm Only Bleeding) » selon lequel "he who is not busy being born is busy dying", Dylan considère ses chansons comme des éléments organiques et multiformes auxquels il faut continuellement redonner vie. Aussi les soumet-il en concert à un art de la métamorphose auquel ressortissent aussi ses divers jeux de masques. Selon le principe que Dylan réinvente Dylan, il recycle ses chansons, en fait des entités rythmiques nouvelles. Poussant parfois le procédé jusqu'à la subversion, il rend méconnaissables ses titres les plus connus, en les présentant sous une forme travestie. La violence de cette stratégie, où entre une large part de résistance aux attentes du public, montre que Dylan a retenu, dans le cadre de la "déconstruction des classiques", la leçon du dadaïsme et des avant-gardes du vingtième siècle. Et il arrive en effet parfois que ses concerts aient un parfum de radicalité et le goût du sabotage. Pour Dylan, l'artiste n'a pas d'autre rôle que celui d'éveiller son parterre à la mutabilité absolue des choses et du monde. En plus des décharges sonores amplifiées habituelles des concerts de rock, les fans doivent également vivre les électrochocs successifs que représente le glissement de leurs chansons fétiches vers des formes transitoires qui plongent à l'occasion dans l'informel, le proféré. C'est une pratique active dans un concert de Dylan que d'identifier la chanson interprétée.
- 7 La protagoniste de ces concerts reste cependant la voix même du chanteur, légendairement mauvaise, désormais fêlée et néanmoins sublime. De toute évidence, l'art premier de Dylan est l'improvisation vocale, l'écriture du rythme, l'exploration à la fois aléatoire et systématique des différents modes de pénétration de la langue dans une mélodie : en douceur ou par effraction. Dans ces zones limites entre scansion et chant, sur ces territoires sonores interdits que sont le faux, l'éraillé, le rauque et le nasal, le vocaliste Dylan explore les points de frictions et de rupture où musique et langage se pénètrent, se désolidarisent ou se font violence. Comme la technique de réinvention improvisée, cet art met lui aussi en danger le concept même de chanson. Il en résulte une parole lyrique proférée avec force, mais toujours sur la brèche. Le public d'un prophète n'est jamais dans une position confortable.
- 8 Si Dylan recycle, improvise et profère, il pastiche aussi à foison. Cet élan, largement commenté, semble mobiliser aujourd'hui une large part de ses énergies artistiques. Son tour de chant est tissé de reprises ou de références à de vieux gospels, des blues oubliés, des ballades irlandaises et autres hymnes sudistes. Sur le mode du pastiche, cette plongée dans l'histoire culturelle des Etats-Unis se fait aussi sur les trois derniers albums en date, *Time Out of Mind* (1997), *Love and Theft* (2001) et *Modern Times* (2006), pendant de la miraculeuse trilogie électrique du milieu des années soixante. Tout concourt à un effet de déjà-entendu : écriture de pie voleuse, mélodies et riffs de guitares empruntés ici ou là, textures sonores délibérément passées (banjos, basses acoustiques, guitares *steel*, *dobro* ou *slide* et violons). Dylan écrit des airs de *rockabilly* tout frais sortis des studios *Sun* de Memphis, de parfaits blues urbains des années 1940 et des *crooner*ies d'avant-guerre. Alors qu'au milieu des années soixante, il incarnait la jeunesse et la modernité, aujourd'hui, il

s'évertue à devenir une icône de son propre passé. L'esthétique des concerts, ce kitsch américain tout à fait daté, contribue largement à cet effet. En sus de la panoplie de chanteur de country (chapeau Stetson ou Cordoba et costumes qui rivalisent de broderie avec ceux de Hank Williams), Dylan s'est affublé d'une moustache à la Clark Gable, un signe supplémentaire que le temps s'est arrêté. Ex-idole des sixties, il s'affirme chanteur d'avant sa propre époque pour se précéder lui-même, toujours déjà passé, déjà du passé, jamais dépassé.

- 9 Bob Dylan se pastiche lui-même, et sa propre légende avec lui : il fabrique du "Dylan" comme il fabrique du vieux blues. Mythographe et mythoclaste, il déploie ironiquement la légende en diffusant avant son entrée en scène une version parodique de la geste dylanienne :

Ladies and Gentlemen, please welcome the poet laureate of rock-and-roll; the voice of the promise of the sixties' counterculture ; the guy who forced folk into bed with rock ; who donned make-up in the seventies and disappeared into a haze of substance abuse ; who emerged to find Jesus ; was written off as a has-been by the end of the eighties ; and who suddenly shifted gears, releasing some of the strongest music of his career in the late nineties. Ladies and Gentlemen, Columbia recording artist, BOB DYLAN !!!

- 10 L'effet héroïco-comique de l'annonce est renforcé par le fond sonore qui l'accompagne, un classique pompeux du patriotisme américain, « Fanfare for the Common Man » d'Aaron Copeland, à l'instar du « Ainsi parlait Zarathustra » de Strauss qu'Elvis Presley utilisait en ouverture de ses concerts à Las Vegas. Dylan se construit en Elvis postmoderne, en mythe américain.
- 11 Et ce n'est pas l'aspect le moins troublant des concerts que la tension qu'ils expriment entre le culte à l'idole Bob Dylan, si présent par la voix, et la quasi disparition de l'artiste sous le masque. Par l'éternel recyclage de lui-même, la posture dans l'imposture, il se bâtit sur scène une sorte d'anonymat qui en fait comme le représentant de la totalité de l'expérience américaine. En 1966, Dylan se produisait dans Paris où les foules grondaient contre la guerre du Vietnam avec un gigantesque drapeau américain déplié en fond de scène. Il utilise à présent ses concerts pour faire un portrait de l'artiste en *Amérique* comme James Joyce l'avait fait en *jeune homme*. Car en dernière analyse, la tournée sans fin est un carnaval où émerge ce que Greil Marcus appelle "la vieille et inquiétante Amérique"¹, une Amérique plus ancienne que le *blues* et le *folk*, irrépressiblement autre, l'Amérique du cirque, du vaudeville, du *blackface* et de Barnum, à la fois drôle et sauvage, vivifiante et vaine. C'est celle que Bob Dylan présente en tournée : son Amérique itinérante et transportable, une Amérique à double-fond : sous la parodie et le pastiche, la source vivante de la culture populaire. Au centre, l'idée d'un *en dessous*, d'un vrai sous le faux — une discographie pirate sous la discographie officielle, un vrai "Dylan" sous les masques, une véritable Amérique sous l'amnésie culturelle de la nation du capital. Et c'est ainsi que Dylan est perçu par son public comme un passeur vers une Amérique authentique au parfum d'inquiétante étrangeté qui, de ce côté de l'Atlantique, nous apparaît encore plus instable et volatile.
- 12 Si son geste fondamental est bel et bien l'autofiction, si sans cesse il s'est écrit lui-même et a convié le public à s'amuser à trouver et à reperdre le vrai-faux Dylan dans la profusion de ses identités, la *persona* qui émerge aujourd'hui prend, sous nos yeux et avec la pleine collaboration artistique du chanteur, la forme d'un mythe américain. Nouveau masque qui inclut et couvre tous les précédents : *hobo*, chanteur contestataire, hors-la-loi, clown contre-culturel, *shaman* au visage peint en blanc, prêcheur chrétien et *rock star*

trionphante puis déchu, enfin artiste country itinérant. Dylan devient l'Amérique, annexant à ses biographies rêvées toute l'expérience culturelle américaine dont il propose une version protéiforme, étrange, subversive et drôle.

- 13 Cette Amérique, Dylan l'avait peinte déjà dans *Masked and Anonymous*, son film auto-fictionnel passé inaperçu en 2003 malgré une distribution époustouflante (Jeff Bridges, Penelope Cruz, John Goodman, Ed Harris, Val Kilmer, Jessica Lange, Christian Slater, Mickey Rourke, Luke Wilson et dans le rôle principal, Bob Dylan). Sur un parfum de fausse nostalgie des sixties et de vraie nostalgie des vaudevilles du 19^{ème} siècle, le film revisite la mythologie dylanienne à travers l'odyssée d'un *folksinger* oublié (le bien nommé Jack Fate) qui égrène ses anciens succès rendus cryptiques dans une Amérique en pleine guerre civile sur fond d'éruclations radiophoniques de prêcheurs d'apocalypse. Le film est porté par une ligne narrative aventureuse et d'excellents dialogues de la plume d'un Robert Zimmerman nourri aux Marx Brothers et à Shakespeare. De nombreuses péripéties dans le scénario rejouent sur le mode comique des événements de la légende dylanienne – le concert électrique au *Newport Folk Festival*, le concert *Live Aid*, les retournements politiques et religieux de l'idole – et dans le décor de cirque où il évolue, l'acteur Dylan est entouré par des acrobates, des nains, une femme à barbe, le fantôme d'un artiste de *blackface* et des sosies de Jean-Paul II et d'Abraham Lincoln. Chaque personnage secondaire peut se lire comme l'incarnation d'une version passée de « Bob Dylan » : Jeff Bridges se comporte et parle comme le rocker amphétaminé qui apparaît en 1965 dans le documentaire mythique en cinéma-vérité de D.A. Pennebaker *Don't Look Back* (1965) dont il semble partager les obsessions et le style vestimentaire. L'assistant de Jack Fate est porté par l'éthique du Dylan *folk*. Penelope Cruz est une transposition à la fois humoristique et pleine de pathos du Dylan chrétien de la fin des années soixante-dix : un fétichiste du sacré qui attend en tremblant le jugement dernier.
- 14 En définitive, le film porte une étrange moralité dylanienne où la star semble hésiter entre les diverses tentations que constituent les fictions passées de lui-même.
- 15 Il ouvre en tout cas le chemin à cette autre rêverie cinématographique, *I'm not There* (2007) de Todd Haynes, qui démontra magistralement que le mythe Dylan est bel et bien entré dans le domaine public et peut faire l'objet de réappropriations poétiques.
- 16 En choisissant six acteurs – dont un enfant noir et une femme – pour déployer la légende sur autant de fils narratifs, sur un mode entremêlé à la Robert Altman, Haynes formalise une donnée de base de la geste dylanienne, à savoir que si "je est un autre", il est surtout pluriel. Dylan émerge du film comme le héros d'un mythe moderne ouvert et démultiplié où la trajectoire de Robert Zimmerman se mêle avec le passé oublié et la mémoire culturelle de l'Amérique, de *Moby Dick* au blues en passant par Barnum et la contre-culture des sixties. Dans cette Amérique rêvée et dangereuse se croisent Woody (Marcus Carl Franklin, sublime de justesse), jeune garçon noir, bluesman mythomane à l'ambition lyrique démesurée, Jack Rollins (Christian Bale), chanteur contestataire aux accents de prophète qui deviendra prêcheur chrétien, Arthur (Ben Whisaw), poète américain interrogé par l'Etat, savant mélange de Rimbaud, du monsieur K. de Kafka et du Dylan de *Don't Look Back*, Robbie (Heath Ledger), star déchu et fatiguée prise dans les turpitudes de ses vies conjugales, Jude Quinn (Cate Blanchett, magistrale), marionnette psychédélique et idole contre-culturelle perdue dans une tournée anglaise, et enfin un Billy-the-Kid vieilli (Richard Gere) que tous croient mort, confronté une dernière fois à Pat Garrett et à l'Amérique des autoroutes qui vient troubler le calme d'une terre rurale anachronique où persistent pionniers et cirques itinérants.

- 17 En multipliant les codes (film biographique, clip vidéo, film sentimental, western, documentaire, pastiche des film sixties...), Todd Haynes fait preuve d'une inventivité plastique, d'une audace narrative et d'une sensibilité poétique remarquables pour déplier les masques que Dylan s'était créés : clown, *trickster*, prophète, hors-la-loi et poète lyrique. Il leur invente une autonomie et les lâche dans une vision de l'histoire culturelle américaine où passé et présent se confondent : Dylan est le sésame du continent. Dans un très beau passage, le jeune garçon noir qui interprète un chanteur prodige aussi *folk* que faussaire tombe d'un train de marchandises jusqu'au fond d'un fleuve où il atterrit dans la bouche d'une baleine blanche. Pour Todd Haynes, Dylan est un mythe américain au même titre que *Moby Dick*, un jeune chanteur juif qui s'est réinventé en folkeux dans le ventre de la bête du fond culturel américain. Quant à lui, réalisateur britannique, il est entré en Amérique par le ventre de Dylan.
- 18 A Grenoble et Toulouse au mois de juin, nous avons pu emboîter le pas à Todd Haynes, trembler aux éructations, rire aux pastiches, vibrer aux sons des guitares et interroger le sphinx américain sur son Amérique, tendus entre les audaces et les fêlures de la voix, la gravité et l'humour de la pose, la violence et le kitsch de l'esthétique.
- *Bob Dylan and his Band*, Grenoble, Palais des Sport, le 19 juin à 20h30 et Toulouse, Zénith, le 20 juin à 20h30.
 - *Masked and Anonymous*, film de Larry Charles (BBC films, sortie en salle 2003, DVD, 2004), 100 mins.
 - *I'm Not There*, film de Todd Haynes (Paramount Pictures, sortie en salle 2007, sortie DVD le 19 juin 2008)

NOTES

1. cf. Greil Marcus, *The Old Weird America: The World of Bob Dylan's Basement Tapes*. New York :Picador, 2001.

INDEX

Thèmes : Trans'Arts

AUTEUR

CHRISTOPHE LEBOLD

Université Marc Bloch, Strasbourg